

Les erreurs historiques du Parti québécois

GILBERT PAQUETTE, *Le sens du pays. Refonder le combat indépendantiste*, Montréal, Liber, 2020, 260 pages

Daniel Gomez

Volume 16, Number 1, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97305ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gomez, D. (2021). Review of [Les erreurs historiques du Parti québécois / GILBERT PAQUETTE, *Le sens du pays. Refonder le combat indépendantiste*, Montréal, Liber, 2020, 260 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 16(1), 35–36.



Les erreurs historiques du Parti québécois

Daniel Gomez
Chef de pupitre, politique

GILBERT PAQUETTE

LE SENS DU PAYS. REFONDER LE COMBAT INDÉPENDANTISTE

Montréal, Liber, 2020, 260 pages

Gilbert Paquette est un vieux routier de l'indépendance. Dans la vingtaine déjà, professeur au cégep, il a embarqué dans le mouvement nationaliste québécois. Il a occupé depuis une multitude de fonctions dans et hors le Parti québécois. Il est actuellement professeur émérite à Télé-université, et, alors que beaucoup d'autres indépendantistes tenaillés par l'amertume ou le découragement ont baissé les bras, lui ne lâche pas. Il oriente cette fois ses efforts vers la convergence des forces indépendantistes. Son optimisme pour la cause s'appuie sur le 36 % de la population québécoise qui, selon les sondages les plus récents, appuierait l'option indépendantiste. Fort de ce 36 % et de cette idée de convergence, ou d'alliance, l'ancien ministre du PQ nous propose une démarche susceptible de nous mener au Graal indépendantiste.

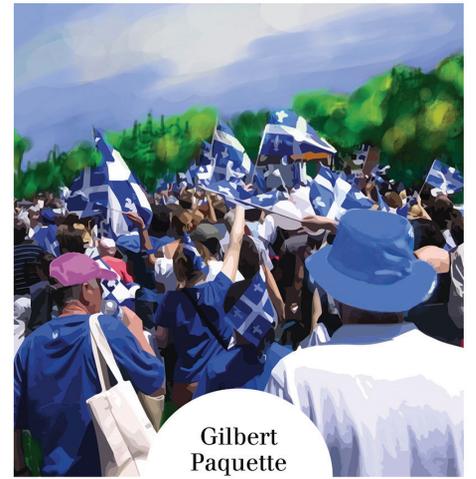
Après cinquante années d'existence, moult élections, deux référendums, force est de constater que le Québec n'est toujours pas un État souverain. Qu'est-ce qui n'a pas marché? C'est la question que Paquette, comme beaucoup d'entre nous, nous posons. Les Québécois sont-ils si viscéralement attachés au Canada ou bien quelque chose n'a pas fonctionné dans la démarche souverainiste? Gilbert Paquette ne retient que la deuxième hypothèse et, afin de mieux y répondre, il nous gratifie d'une lecture personnelle de l'histoire du Parti québécois depuis sa fondation, élection après élection.

Très tôt, il appert que la première grande erreur stratégique qui a plombé l'action du PQ et qui a déterminé par la suite toute son existence serait la démarche dite «étapiste» proposée par Claude Morin, conseiller de René Lévesque, au début des années 1970. Morin suggérait de distinguer la mise en branle immédiate du processus indépendantiste, telle qu'inscrite dans le programme du Parti, de la gouvernance provinciale; ce que Paquette qualifie de provincialisation. Cette gestion des affaires provinciales fut un piège fatal et a hanté le gouvernement du PQ durant toute son existence, excepté sous le gouvernement Parizeau de 1996. Elle a fait en sorte que le thème des bienfaits de l'indépendance fut absent des débats politiques la plupart du temps. Puisqu'il faut bien rendre à César ce qui appartient à César, c'est bien

sur René Lévesque, le chef du Parti québécois, qui est le responsable de cette grande «erreur historique». Du même coup, l'idée de référendum optionnel, qui était déjà dans le programme du Parti, se mua en processus référendaire obligatoire. Ainsi, toutes les élections qui s'en suivirent, sauf celles de 1994, se firent sous le thème de la tenue possible d'un référendum, et non pas sur celui des avantages de l'indépendance. Pour Paquette, là, réside une grande erreur historique du Parti québécois.

Comme l'ont souligné d'autres observateurs, les variables qui étaient importantes à l'origine du mouvement indépendantiste, dans les années 1960, ne sont plus les mêmes. Les Canadiens français sont devenus des Québécois, ils ont repris en partie le contrôle de leur économie, ont imposé leur langue et leur culture, ont connu collectivement une mobilité ascendante. Bref, la conjoncture a profondément changé.

Le sens du pays nous dit qu'actuellement il y a urgence de repenser l'action politique pour les souverainistes. Des questions se posent: le Parti québécois peut-il encore jouer son rôle de «vaisseau phare» du mouvement, doit-il être remplacé par un autre parti, ou par une coalition de différents mouvements issus de la société politique et civile. L'auteur privilégie l'idée de coalition. Il soutient qu'il faut actualiser la cause indépendantiste... Le tout c'est de créer une majorité populaire favorable à cette option; idée forte chez le professeur. Ceci devrait passer par l'adoption d'une démarche constituante, autre idée phare de Paquette. À la prochaine élection, et à celles qui suivront, tous les partis indépendantistes focaliseront leur discours électoral sur l'indépendance. Pour l'auteur, la solution tient dans une alliance de tous ces partis. Chacun aura ses propres préoccupations, mais il les subordonnera toujours à la priorité de l'indépendance. Un mode de scrutin proportionnel sera bien sûr rendu nécessaire. Les membres de l'assemblée seront porteurs d'un document les autorisant à préparer une constitution d'un Québec indépendant dans laquelle le principe de la souveraineté du peuple tiendra une place centrale. Il faudra œuvrer à focaliser les appuis de la «société civile» en faveur de cette démarche. Le résultat de cet accord constitutionnel devra être large et proposer



Gilbert Paquette

Le sens du pays

Refonder le combat indépendantiste

Liber

assez de formes de pays pour que toutes les parties concernées l'appuient. Vastes tractations en perspective...

Après avoir été soumise à l'Assemblée nationale, une constitution permanente sera proposée au peuple et approuvée par référendum. Celui-ci viendra donc entériner une décision adoptée par les députés et non pas simplement donner à ceux-ci la permission d'enclencher une démarche.

Évidemment, la condition sine qua non à la réalisation du plan que le président du OUI-Québec nous propose c'est que le thème de l'indépendance redevienne le foyer politique central des préoccupations des Québécois. À mon avis, il fait peut-être preuve là d'un «enthousiasme» un tantinet aveugle. L'ancien ministre s'appuie toujours sur le soutien du 36 % de l'électorat québécois, à l'indépendance et sur les convictions souverainistes des membres de Québec solidaire. Or, et c'est un secret de Polichinelle, il est de notoriété publique que le thème de l'indépendance du Québec est loin d'être la préoccupation première des dirigeants et sympathisants de QS. La moitié seulement appuierait cette idée. En outre, ce parti est plutôt allergique à l'idée de nationalisme, d'identité nationale et d'identité tout court. Il est difficile d'imaginer comment, avec un tel bagage idéologique, il pourra endosser l'idée de société minimalement compatible avec celle du Parti québécois ou avec une autre formation politique.

Quoi qu'il en soit, le militant Paquette nous exhorte à ne pas lâcher: «Pour contrer la désaffection électorale et la démobilisation au sein des partis et des mouvements indépendantistes, il est indispensable de remettre l'enjeu de l'indépendance du Québec au cœur de chaque élection.» (p. 168) Pour remobiliser les troupes, il faut leur faire comprendre qu'il est urgent que la

suite à la page 36



suite de la page 34

Ainsi, notre caricaturiste de fin de semaine passe complètement à côté du cœur de l'affaire, à savoir que le problème de la nouvelle gauche n'est pas sa dénonciation du racisme en tant que tel, mais bien que sa vision du racisme a plus à voir avec un trou noir aspirant tout ce qui est à sa portée et que cette définition élargie sert de véhicule à un déferlement de haine à l'endroit de l'homme blanc et des nations occidentales. Justement, un peu plus loin à la page 55, il s'offusque des propos de Philip Salzman, ancien professeur de l'université McGill, qui attaquait le concept d'islamophobie et qui voyait dans le multiculturalisme une volonté de «saper la civilisation occidentale» (p. 55). Indigné, Bérard retire à Salzman sa légitimité universitaire et le renvoie dos à dos avec «un complotiste style 5G» ou un «flat-earther». Dans la chasse gardée du gauchisme diversitaire qu'est devenue l'université, le moindre examen critique du multiculturalisme apparaît comme un crime de lèse-majesté, une déviance impardonnable.

S'il admet que le mouvement *woke* peut parfois dériver (p. 53-55 et p. 110-112), Bérard se trouve néanmoins du même côté que lui la plupart du temps. Se défendant d'accuser les Québécois d'être racistes (p. 74), tout le ramène malgré tout à la logique circulaire du *wokisme*: «Nier aussi aisément l'enjeu [du racisme systémique] en vient à participer, sciemment ou non, à sa construction ou consolidation» (p. 75-76). À grands coups de *Reductio ad Trumperum* et d'accusations d'islamophobie ou de complicité coloniales, Bérard guerroye contre les «nationalistes identitaires» et «certains chroniqueurs» (qui ne sont jamais nommés), évoquant hypocritement comme contre-exemples les figures de Lévesque, Godin et Parizeau, parvenant à concéder que ce dernier n'était pas vraiment raciste malgré son «impardonnable» déclaration du 30 octobre 1995.

Le chroniqueur s'en trouve à blâmer constamment le camp national, qui alimenterait la chasse au voile, le repli sur soi et la menace à la paix sociale. Dans sa chronique du 20 janvier 2021, il accuse «une poignée d'acteurs pitoyables issus du milieu politico-média-

En somme, il semble que la seule réussite du livre demeure le choix de son titre. En effet, *La bêtise insiste toujours*, en tant que sixième essai de Frédéric Bérard, figure certainement au palmarès des livres portant le mieux leur nom.

tique» (p. 124) d'avoir mis en place une propagande antimusulmane. Dans une longue tirade, il s'élançait: «Si bien qu'après le martelage publicitaire, le public québécois, lequel n'avait jamais eu aucun problème avec la religion musulmane, se gratte maintenant la noix: sommes-nous réellement envahis comme on nous le dit à la *tivi*? Saint-Roch-de-l'Achigan va-t-il tomber aux mains d'Al-Quaïda? Des mosquées à Ferme-Neuve? Ben Laden a-t-il été aperçu à Rivière-aux-Graines? Au point où aujourd'hui, selon les études du professeur et sociologue Paul Eid, 32 % des Québécois refuseraient maintenant l'immigration musulmane. Du beau travail.» (p. 124-125) Il est difficile de faire plus méprisant, condescendant et réducteur.

Les condamnations de Bérard ne concernent d'ailleurs pas uniquement ce qui relève de l'identité et de l'immigration, mais aussi de l'intégrité et de la corruption. En effet, impossible de ne pas noter qu'à travers la grille d'analyse du chroniqueur, le projet de loi 61 du gouvernement Legault (loi visant la relance de l'économie du Québec) ne constituerait rien

de moins qu'un «coup d'État caquiste» (p. 76) favorisant les amis du régime, mais qu'inversement le réseau libéral est systématiquement blanchi chaque fois qu'une tuile lui tombe dessus: ainsi les allégations de corruption visant Justin Trudeau (l'affaire UNIS), Jean Charest et Nathalie Normandeau (accusations, dans son cas) sont-elles rangées par Bérard dans la très pratique catégorie du populisme de bas étage. Dans la logique de l'auteur, à l'instar de la dixième plaie d'Égypte, il faut être marqué en rouge pour être épargné.

Ainsi, dans la plus pure tradition trudeauiste, la défense de l'État de droit, de la raison, de la science et de la démocratie est-elle mobilisée par Frédéric Bérard pour cibler le nationalisme québécois, d'emblée désigné coupable. Les nobles prétextes affichés par l'auteur ne réussissent cependant pas à masquer bien longtemps la vacuité des accusations ni à nous faire oublier le style imbuvable dans lequel elles sont proférées. En somme, il semble que la seule réussite du livre demeure le choix de son titre. En effet, *La bêtise insiste toujours*, en tant que sixième essai de Frédéric Bérard, figure certainement au palmarès des livres portant le mieux leur nom. ❖



suite de la page 35

population décide de reprendre complètement en main ses affaires. L'auteur fait une abstraction totale du changement de conjoncture. Comme l'ont souligné d'autres observateurs, les variables qui étaient importantes à l'origine du mouvement indépendantiste, dans les années 1960, ne sont plus les mêmes. Les Canadiens français sont devenus des Québécois, ils ont repris en partie le contrôle de leur économie, ont imposé leur langue et leur culture, ont connu collectivement une mobilité ascendante. Bref, la conjoncture a profondément changé. «Nos maîtres les Anglais», chère à Maurice Seguin et à l'École historique de Montréal, est de moins en moins un thème mobilisateur pour les jeunes générations. Restent les «nouvelles affaires» telles que les transferts fédéraux-provinciaux, la représentation internationale, les conflits écologiques entre Ottawa et Québec, mais force est d'admettre que cela ne semble pas soulever la fièvre nationale.

D'autre part, Gilbert Paquette occulte une deuxième grande erreur historique qui a hypothéqué la démarche et le discours du Parti québécois depuis la soirée du référendum presque gagné d'octobre 1995. Je veux bien sûr parler de la fameuse déclaration de Monsieur ce soir-là sur le fameux «vote ethnique». Grand admirateur de Parizeau, Paquette tend à la banaliser. Pour lui, le

chef du PQ n'avait fait que dire tout haut une vérité connue de tous. Il reconnaît tout de même que cette bavure du chef «mettait les indépendantistes sur la défensive, certains se dissociant même de celui qui les avait conduits si près de la victoire» (p. 79). D'autres observateurs ont été beaucoup plus durs dans leur jugement et ont soutenu que cette bourde du chef du PQ constitue une autre énorme erreur historique qui s'ajoute à celle de Lévesque en 1974, même si Paquette ne le reconnaît pas. Il reconnaît cependant qu'après cela le discours des indépendantistes et du PQ est devenu beaucoup plus «politiquement correct». On pourrait ajouter que les termes de nationalisme et d'identité ethnoculturelle ont été diabolisés, on a ergoté sur le caractère inclusif du nationalisme québécois. Ce nationalisme est devenu «ethniste» dans la bouche des opposants, le multiculturalisme a pris de l'ampleur parmi les jeunes Québécois. La proposition de charte des valeurs et de laïcité présentée par le gouvernement Marois a même déchiré le camp souverainiste. Inexorablement, élections après élections, le Parti québécois et son option se sont ratatinés, ils sont restés sur la défensive.

Cette petite déclaration de Monsieur a été un cadeau en or pour les fédéralistes et les tenants du multiculturalisme. On peut la banaliser, comme le font Gilbert Paquette et d'autres, mais selon moi, elle a marqué d'une façon indélébile et à sa façon, l'avenir de l'option indépendantiste au Québec. ❖